

Vie musicale et contexte culturel de Sherbrooke (1940-1953) The Musical Life and Cultural Climate of Sherbrooke (1940-1953)

Antoine Sirois

Volume 19, Number 1-2, Spring–Fall 2018

Florilège de la recherche sur la musique du Québec (1997-2006).
Numéro spécial pour le 40^e anniversaire de l'ARMuQ/SQRM

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1069872ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1069872ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de recherche en musique

ISSN

1480-1132 (print)

1929-7394 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sirois, A. (2018). Vie musicale et contexte culturel de Sherbrooke (1940-1953). *Les Cahiers de la Société québécoise de recherche en musique*, 19(1-2), 13–19.
<https://doi.org/10.7202/1069872ar>

Article abstract

French Canadians, who had colonized the Eastern Townships since 1871, made up four fifths of the population of Sherbrooke by 1941. They developed dynamic educational and musical institutions, theatres and artistic organizations, providing a solid infrastructure for various undertakings. These circumstances, along with the collaboration and friendly competition with their English counterparts, enabled them to cultivate a rich cultural climate, particularly in the sphere of music. During the 1940s and 1950s, an entire generation prepared to participate in, and to contribute to the revolution of the 1960s, both locally and beyond.

Dans cet exposé, forcément panoramique, je vais tenter de décrire la vie culturelle à Sherbrooke durant les années où Serge Garant y a séjourné (1941-1953). Situons d'abord la ville dans son contexte historique et géographique afin de bien comprendre son évolution. Les Cantons de l'Est historiques¹, qui s'étendent de la rivière Richelieu à la rivière Chaudière, reçurent deux vagues d'immigration, une première, loyaliste (avant 1810), et une deuxième, britannique (jusqu'en 1840), ainsi qu'une vague de colonisation canadienne-française depuis le milieu du XIX^e siècle. Dès 1871, les francophones forment la moitié de la population de Sherbrooke, en 1914, les deux tiers, et, en 1941, les quatre cinquièmes. Les anglophones demeurent un groupe dynamique, surtout de 1850 à 1950, dans la phase de la révolution industrielle due à d'abondantes ressources hydrauliques et à un réseau ferroviaire bien développé. Soucieux d'éducation, ils implantent l'Université Bishop's en 1843 ainsi qu'un bon système scolaire et créent une bibliothèque publique en 1881 et une galerie d'art peu après.

Les Canadiens français, moins instruits au départ, mettent rapidement sur pied leurs institutions scolaires, dont le Mont-Notre-Dame en 1857 et le Séminaire Saint-Charles en 1875. C'est en particulier dans ces deux institutions, qui deviennent de véritables foyers de culture, que se forment longtemps les élites locales. En 1945, s'ajoute le Collège du Sacré-Cœur, qui offre aux jeunes filles un cours classique complet.

Les deux groupes ethniques se donnent promptement des journaux. Dans les années quarante, on trouve deux quotidiens qui subsistent à ce jour et qui, grâce à leurs informations, jouent un rôle important dans le développement de la vie culturelle : le *Sherbrooke Daily Record* et *La Tribune*.

Ces assises posées, venons-en à la musique, objet immédiat de notre parcours. Celle-ci occupe une place dominante dans la vie culturelle de Sherbrooke depuis son origine.

Effervescence musicale

Plusieurs institutions scolaires s'adonnent à la formation musicale. Le Mont-Notre-Dame des Sœurs de la Congrégation est une maison

Vie musicale et contexte culturel de Sherbrooke (1940-1953)

Antoine Sirois
(Université de Sherbrooke)

d'enseignement qui s'est toujours intéressée au piano et où l'on a introduit, autour de 1930, des méthodes modernes d'enseignement selon le programme de son École normale de musique à Montréal. Durant les années trente et quarante, Mère Saint-Raymond-Marie² est responsable de cet enseignement qui débouche sur des carrières musicales et plusieurs élèves deviendront lauréates des conservatoires. Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie forment aussi de bonnes et bons musiciens et en conduisent plusieurs aux écoles supérieures de musique. Le Collège du Sacré-Cœur offre un cours classico-musical et plus tard un baccalauréat en musique.

Le Séminaire abrite depuis longtemps de nombreuses formations musicales : orphéon, fanfare, orchestre. On lui doit plusieurs chefs de chœur locaux et, depuis les années quarante, la majorité des instrumentistes du Sherbrooke d'alors. Il donne naissance à la Symphonie Saint-Charles³, qui regroupe une soixantaine de musiciens locaux, et celle-ci fait éclore en 1941, à l'initiative des Sylvio Lacharité, Alphonse Labrecque, Horace Boux, Paul-Émile Fortier, Lionel Préfontaine et autres, l'Orchestre symphonique de Sherbrooke. Ajoutons que plusieurs studios privés donnent aussi un enseignement musical.

La tradition des chœurs du XIX^e siècle ne s'est pas perdue et, après 1940, persistent toujours les chorales des églises Saint-Jean-Baptiste et Sainte-Thérèse, auxquelles s'ajoutent la manécanterie de la Cathédrale et des Petits Chanteurs du Christ-Roi, qui servent

¹ Cantons de l'Est historiques par rapport à Estrie, région administrative de moindre étendue créée il y a trente ans.

² Elle détient un baccalauréat en musique de l'Université Laval, où elle a étudié sous Henri Gagnon.

³ Cet ensemble orchestral regroupe toutes les sections d'instruments et tire son nom du patron du Séminaire où il répète.

aussi d'école de formation. Le Mont-Notre-Dame tout comme l'Union musicale et les Écoles de solfège et musique de la province prodiguent également des cours de solfège durant cette période.

Un certain nombre d'organismes, hors les institutions scolaires, s'intéressent à la formation mais aussi à la diffusion. L'Union musicale, fondée en 1921, a joué un rôle unique à Sherbrooke, qui se répercute encore dans les années quarante. Elle est productrice, dans les années vingt et trente, de prestations annuelles d'opéras, d'opérettes, d'oratorios qui rassemblent solistes, chœur, orchestre, de provenance sherbrookoise en grande majorité. Des noms reviennent souvent dans toutes les manifestations musicales qui sont Joséphine Doherty-Codère, Léonidas et Charles-Émile Bachand, Mabel Barker-Bradley, Kathleen et Mimi Shea, Paul-Émile Fortier, Ernest et Georges Sylvestre et autres, qui se révèlent des animateurs exceptionnels⁴.

L'Orchestre symphonique et l'Harmonie dominant, comme ensembles, la vie musicale de Sherbrooke. Sylvio Lacharité⁵, disciple de Monteux, dirige l'Orchestre pendant 30 ans et l'Harmonie pendant plusieurs années. Ceux-ci regroupent les meilleurs artistes locaux francophones et anglophones.

Des cercles musicaux de caractère plus intime comme le Sherbrooke Music Club (1926) et le Jeudi musical (1936) perdurent et d'autres se créent : L'Art intime (1943), Entre nous (1947). Ils incitent les artistes locaux à se produire devant un public choisi, encouragent les jeunes musiciens et leur versent même des bourses⁶.

La Société des concerts rassemble annuellement, de 1938 à 1974, 1 500 mélomanes francophones et anglophones et amène à Sherbrooke les plus grands artistes : Yehudi Menuhin, Bidú Sayão, Robert Casadesu, Rudolf Serkin et bien d'autres. Les Festivals de la jeunesse, créés en 1949, contribuent à la découverte de jeunes talents. La naissance de la section locale des Jeunesses musicales en 1950 et celle du Centre d'arts Orford en 1951 servent à constituer des foyers exceptionnels d'éducation pour les jeunes et des foyers d'audition pour les mélomanes. Un bon nombre de Sherbrookoïses, dont Laurette Desruisseaux-Boisvert⁷, appuient Gilles Lefebvre dans son entreprise.

Rappelons, pour clore cette partie, qu'une infrastructure remarquable favorise les presta-

tions d'envergure à Sherbrooke. Le His Majesty's, bâti en 1901, d'après le modèle de l'Opéra de Boston, semble-t-il, accueille sous sa haute nef plus de 1 000 personnes. Sarah Bernhardt et la Pavlova s'y produisent. Lorsqu'il ferme ses portes en 1938, l'imposant théâtre Granada, construit en 1929, peut lui succéder. Il contient 1 700 sièges et son acoustique se prête bien à la musique.

Un autre facteur, que l'on a peut-être pas assez considéré jusqu'ici, contribue dans les années quarante et cinquante au rayonnement de la musique et des musiciens. C'est la radio.

Essor radiophonique

Sherbrooke est dotée depuis 1937 d'un poste à fort rayon de diffusion, CHLT. Il est bilingue jusqu'en 1946, alors que se crée CKTS dans des locaux et avec un équipement commun. Ils relaient Radio-Canada et CBC. Une recherche en cours révèle une grande fréquence de transmission de concerts symphoniques et de récitals en provenance de Montréal, Toronto, New York et Philadelphie. Le traditionnel opéra du samedi est particulièrement signalé dans *La Tribune* par un résumé de l'intrigue joint à la grille horaire. Le public sherbrookoïse peut aussi se prêter à l'écoute de ses propres artistes. Défilent dans les studios les meilleurs artistes et souvent les professeurs de musique avec leurs étudiants. Relevons le nom du pianiste Paul-Marcel Robidoux⁸ pour ses fréquentes prestations. Le poste remplissait probablement ses horaires à peu de frais, mais ces parutions permettaient aux artistes de se faire connaître et de rejoindre un vaste auditoire.

On peut affirmer que la musique est la forme d'art qui s'est développée le plus rapidement à Sherbrooke comme au Québec. Le théâtre, dans les arts d'interprétation, a suivi.

Apprentissage du théâtre

S'il y a des productions locales en théâtre avant 1940, elles sont sporadiques, sauf au Séminaire, où la tradition de pièces annuelles existe depuis 1876. Les années quarante marquent l'essor du théâtre amateur avec l'apparition de plusieurs troupes locales : les Compagnons de Notre-Dame, la Troupe Antonio Montour, le Cercle théâtral, l'Union théâtrale⁹. Cette dernière, comme les autres du reste, présente surtout des comédies et des mélodrames. Troupe de tournée, elle connaîtra, sous la direction de Lionel Racine, une

⁴ Voir Annexe A.

⁵ Sylvio Lacharité a été élève de Messiaen.

⁶ Voir Annexe B.

⁷ Laurette Desruisseaux-Boisvert poursuit, après un baccalauréat en piano à Montréal, ses études au Conservatoire de Paris en piano et en chant. Il faut signaler le rôle, dans ces années, d'Horace Boux, élève de l'éminent violoniste John Waterhouse de Winnipeg et d'Alexander Brott de Montréal. Il organise l'Ensemble à cordes pour les jeunes et figure parmi les fondateurs de l'Orchestre symphonique. Il enseigne les cordes privéement et au Séminaire de Sherbrooke en particulier.

⁸ Paul-Marcel Robidoux étudie le piano à l'Institut Nazareth de Montréal où il a pour maître Arthur Letondal. Pianiste attiré au poste CHLT, il enseigne également, accompagne, compose et fait partie de nombreuses formations musicales. Ses meilleurs élèves sont évalués à Sherbrooke par le Conseil de l'Académie de musique de Québec.

⁹ Voir Annexe C.

longue vie (1946-1988) et atteindra une notoriété avec la production de *Ma Petite Ville* de Thornton Wilder, lorsque, dans une mise en scène de Roger Thibault, elle récolte, en 1957, six des huit trophées au Festival de Trois-Rivières et fait très bonne figure au National Drama Festival, où deux comédiens se distinguent, dont Jean Besré. Dans les années suivantes, elle jouera aussi des classiques et du répertoire québécois. Cette troupe donnera, de 1946 à 1957, 1 300 représentations. La vitalité théâtrale est aussi soutenue par des troupes, souvent formées de comédiens de la radio de Montréal, qui produisent leurs mélodrames dans les sous-sols d'église.

Les années quarante furent aussi l'époque des grands jeux, production à large déploiement avec de nombreux comédiens et des chœurs. Les Compagnons de Saint-Laurent montent deux jeux de Henri Ghéon et des créateurs et metteurs en scène locaux en présentent plusieurs sur le terrain d'exposition ou dans l'Aréna. Deux jeunes comédiens, Jacqueline Deslauriers et Bertrand Gagnon, formés dans les institutions d'enseignement, iront rejoindre, à 17 ans, les Compagnons de Saint-Laurent.

Ces années d'apprentissage théâtral aboutiront à l'apparition de troupes plus professionnelles dans les années soixante sous des metteurs en scène comme Pierre Gobeil ou Roger Thibault. La radio locale, comme elle l'a fait pour la musique, jouera un rôle pour le théâtre. Ainsi, en plus de relayer hebdomadairement des radio-théâtres de Radio-Canada (théâtre Lux, théâtre Ford), CHLT produit un théâtre plus populaire sous un commanditaire local. Les textes d'une demi-heure sont souvent l'œuvre d'annonceurs et autres employés du poste, qui les rédigent parallèlement à leur travail régulier. Ils ébauchent une problématique plus contemporaine et permettent aux auteurs comme aux comédiens du milieu de faire l'apprentissage du média. Bertrand Gagnon, de retour des Compagnons, en assume pour un temps la direction.

La danse apparaîtra en 1949, avec la mise sur pied de l'École de ballet de Sherbrooke par Alphonse Saumier. Lygie Riddez en est le professeur.

Passion du cinéma

Sherbrooke semble avoir toujours été une ville de cinéma. La première représentation a lieu en 1896, alors que le cinématographe

était inventé en 1895. Le premier cinéma local remonte à 1907 (Palace of Illusions). En 1940, on compte trois salles (le Granada, le Premier et le Cinéma de Paris), auxquelles s'en ajoutent deux autres en 1947 et 1949 (le Rex et le Capitol). Tandis que quatre des cinémas offrent une programmation américaine, le Cinéma de Paris assure une programmation française. Les navets comme les chefs-d'œuvre défilent sur l'écran. Au nombre de ceux-ci : *Citizen Kane*, *Intermezzo*, *Henry V*, *Quai des brumes*, *La Femme du boulanger*, *Rome, ville ouverte*. La programmation à l'époque comprend deux films et change deux fois la semaine. Qu'en est-il des autres arts visuels ?

Implantation des arts visuels

Des cours du soir en dessin et peinture sont offerts, au début des années quarante, par des diplômés de l'École des beaux-arts. Celle-ci, d'ailleurs, patronne cet enseignement. Au nombre des pionniers, citons Paul Gagné et Thérèse Lecomte. Cette dernière sera autorisée en 1946 à offrir des cours de jour et l'organisme devient une école préparatoire à l'École des beaux-arts. On ajoutera, la même année, des cours pour enfants le samedi. La directrice, avec le concours d'autres diplômés tels Claude Lafleur et Marcel Gingras, portera le flambeau jusqu'à l'institutionnalisation lors de la Révolution tranquille. D'autres leçons ainsi que de petites expositions sont possibles grâce à des individus comme Paul Gagné qui possède un studio de photographie. Une grande exposition intitulée « Un siècle d'art canadien » vient stimuler l'intérêt du milieu en 1945 et deux autres, l'une en 1954, avec Monique Voyer de retour d'études à Paris, et l'autre en 1956, éveillent à l'art contemporain. Mais c'est surtout le Centre d'arts Orford (1951), bien fréquenté par les Sherbrookoïses, qui leur révèle, par cours et expositions, l'avant-garde dans les arts visuels¹⁰.

Un certain nombre de groupes ou de cercles, hors des institutions scolaires, entretiennent la vie intellectuelle.

Curiosité intellectuelle

L'Alliance française¹¹ présente régulièrement les sommités françaises du monde universitaire et littéraire (Pierre Gaxotte, historien; Pierre Emmanuel, poète; Georges Duhamel, romancier; etc.).

Un cercle restreint mais dynamique de 24 personnes, de diverses professions, baptisé

¹⁰ Voir Annexe D.

¹¹ L'Alliance française, fondée en France en 1883, a pour but de faire rayonner la civilisation et la langue françaises à travers le monde.

«Le Soupirail», succède en quelque sorte en 1940 au Mouvement littéraire des Cantons de l'Est. Deux mardis par mois, un membre donne une causerie suivie d'une discussion. Durant sept ans, 141 conférences sont prononcées portant sur la littérature, l'art, la psychologie et bien d'autres sujets selon la profession de chaque membre.

Les femmes savent aussi s'organiser pour parfaire leur formation intellectuelle. Annette Desnoyers-Codère, qui avait fondé le Cercle Marguerite-Bourgeois, instaure en 1942 une section sherbrookoise de la Société d'études et de conférences, dont le siège social est à Montréal.

L'année 1948 voit naître le Cercle Budé, dû à l'initiative de monseigneur Émile Chartier, un lettré, ancien vice-recteur de l'Université de Montréal, qui rassemble autour de lui une cinquantaine de personnes intéressées par l'Antiquité et le xv^e siècle littéraire français.

Les fervents de l'histoire régionale, franco-phones et anglophones, se regroupent à la Société d'histoire des Cantons de l'Est.

C'est en 1954 que la Ville municipalise et développe une bibliothèque, qui jusque-là se languissait. La bibliothèque du Séminaire, bien montée en *canadiana*, peut servir à la consultation. On relève par ailleurs sept librairies réparties dans divers quartiers de la municipalité.

Quant à la création littéraire, elle s'est amenée depuis l'époque effervescente du Mouvement littéraire des Cantons de l'Est autour d'Alfred DesRochers. Ce dernier, ainsi que Jovette Bernier et Éva Sénécal remportaient de nombreux prix à la fin des années vingt et dans les années trente. Deux anciens membres, rattachés eux aussi à *La Tribune*, Louis-Philippe Robidoux et Louis O'Neil, publient, au tournant des années cinquante, qui ses sentences et aphorismes, qui ses contes et chroniques.

Une jeune génération, œuvrant dans les médias sherbrookoïses, radio et journal, se pointe avec une poésie nouvelle. Citons à titre d'exemple des recueils de Wilfrid Lemoyne, en 1953 et 1955, de Claude Fournier, en 1952 et 1956, et de Guy Fournier, en 1959. Signe annonciateur.

Sherbrooke, un incubateur

Je tire quelques brèves constatations à la suite de ce rapide parcours des divers champs

de la vie culturelle à Sherbrooke. Premièrement, la dualité ethnique annoncée au début de ce texte constitue pour les francophones un catalyseur, un stimulant dans leur progressive affirmation culturelle. La coexistence est ouverte et harmonieuse. Deuxièmement, les nombreuses initiatives prises dans le milieu sont fréquemment orientées vers l'initiation et la formation des jeunes à la musique et aux arts visuels. Troisièmement, à mesure que nous approchons des années cinquante, un certain nombre de mentors ou conseillers, par rapport à une génération montante, semblent s'imposer. Je n'en nomme que quelques-uns à titre d'exemple : dans le domaine des arts visuels, Thérèse Lecomte, dans le domaine de la musique, le père Alphonse Labrecque¹², professeur de philosophie et violoniste, et Sylvio Lacharité qui, en plus de rayonner dans la musique, éveille chez les jeunes le goût des arts visuels et de la littérature.

Une nouvelle génération est en gestation, née entre 1921 et 1931, et prépare le Québec des années soixante. J'ose encore citer quelques noms, mais j'en oublie probablement. D'une part, en musique, je relève des noms comme ceux de Laurette Codère, Suzanne Gagnon, Serge Garant, Réjane et Marcel Marcotte et Émile Préfontaine¹³, qui sont dotés d'une solide formation et qui exerceront un rôle important dans l'éducation, la création et la pratique musicales, à Sherbrooke et à l'extérieur.

D'autre part, je note des jeunes de la même décennie qui, dans le milieu journalistique et radiophonique sherbrookoïse, font leur apprentissage, par exemple : Jeanne DesRochers, Claude et Guy Fournier, Claude Gingras, Wilfrid Lemoyne, Gilles Marcotte, Christine Sirois. Nous pouvons ajouter deux cadettes à cette cohorte : Aline Desjardins et Thérèse Paquet¹⁴. Tous investiront les grands médias montréalais, journal, télévision, film, publicité, auxquels ils apporteront une importante contribution.

La Révolution tranquille se prépare et Sherbrooke est un incubateur ◀

¹² Alphonse Labrecque, un des piliers de l'Orchestre symphonique, étudie le violon sous Alexander Brott.

¹³ Voir Annexe E.

¹⁴ Voir Annexe F.

ANNEXE A

Il s'agit de véritables familles de musiciens. Joséphine Doherty-Codère est pianiste, cantatrice, son mari, Louis-Édouard, est organiste; Léonidas Bachand dirige chorale et orchestre, son frère Charles-Émile chante, leur mère touche l'orgue; Eugénie Caron-Shea est organiste, sa fille Mimi joue du piano et sa fille Kathleen chante; Ernest Sylvestre est organiste, son fils Georges dirige des chœurs et son fils Paul est tromboniste; Paul-Émile Fortier est violoniste et dirige un orchestre, son épouse, Alberta Vincent, est pianiste et violoncelliste. Mabel Barker-Bradley chante et a poursuivi des études avancées en musique. Certains des hommes ont fait leur apprentissage privé ou dans les fanfares ou chœurs de leurs institutions scolaires et tous sont dans les professions (cinq notaires) ou dans les affaires.

ANNEXE B

Ces cercles regroupent régulièrement un nombre plus restreint de musiciens et d'amateurs de musique. Ils invitent aussi de jeunes musiciens locaux et de l'extérieur à se produire. Serge Garant et Émile Préfontaine comptent parmi les récipiendaires des bourses de l'Art intime, par exemple.

ANNEXE C

Des troupes se forment sous l'impulsion de l'Association catholique de la jeunesse canadienne (ACJC), comme les compagnons de Notre-Dame, ou encore à l'initiative d'écoles de diction, comme le Cercle théâtral. L'Union théâtrale, sous la direction de Lionel Racine, se distingue par son dynamisme et sa longévité (1946-1988). La première troupe professionnelle, l'Atelier de Pierre Gobeil, apparaît en 1961. Antonio Montour anime la vie théâtrale pendant plus de quarante ans : il joue, fait de la mise en scène, crée sa troupe, dessine des décors et écrit des textes.

ANNEXE D

Paul Gagné, le premier Sherbrookoïse diplômé de l'École des beaux-arts en 1930, enseigne au Conseil des arts et manufactures, institution qui, depuis le XIX^e siècle, donne, entre autres, des cours de dessin. Il exerce le métier de photographe et joue un rôle d'animation. Thérèse Lecomte, diplômée de l'École des beaux-arts, enseigne aussi au même Conseil et devient, à la suite de Paul Gagné, directrice,

jusqu'en 1967, de l'École régionale de Sherbrooke qui prépare à l'École des beaux-arts. Elle sera enseignante dans les institutions scolaires jusqu'à sa retraite. Marcel Gingras fréquente l'École des beaux-arts où il est marqué par Alfred Pellan. Il devient ébéniste dans le meuble haut de gamme. Claude Lafleur, après la réception de son diplôme de l'École des beaux-arts, s'installe à Sherbrooke où il joue un rôle important d'animation culturelle, à l'Université et dans la municipalité. Il devient professeur au Département d'arts plastiques et de graphisme du Collège de Sherbrooke. Monique Voyer enseigne dans la même institution. Diplômée de l'École des beaux-arts, elle continue ses études à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris et s'intéresse beaucoup à la gravure. Ces trois derniers artistes participent toujours à des expositions individuelles et collectives et leurs œuvres figurent dans les collections publiques et privées.

ANNEXE E

Laurette Codère-Brunelle détient un baccalauréat et une maîtrise de l'École Vincent d'Indy. Elle enseigne au Collège des Filles de la Charité du Sacré-Cœur à Sherbrooke, alors que cette institution décerne un baccalauréat sous l'égide de l'Université de Montréal. Elle se produit comme soliste et devient la fondatrice du Département de musique du Collège de Sherbrooke dont elle assume longtemps la direction. Réjane Marcotte détient un baccalauréat en musique et une maîtrise en piano de l'École Vincent d'Indy également. Elle joue comme soliste, donne un enseignement privé à Sherbrooke et devient professeur accompagnateur au Conservatoire de musique de Québec. Marcel Marcotte, frère de Gilles et Réjane, détient un baccalauréat en musique de l'Université de Montréal et une maîtrise de l'Université Laval. Clarinettiste dans les ensembles, directeur d'harmonie, il se voue à la musique comme animateur et professeur dans les écoles de la Commission scolaire, au Collège et au Séminaire de Sherbrooke. Suzanne Gagnon étudie privéement le chant avec la soprano Pauline Donalda de Montréal et avec le professeur Charles Panzera du Conservatoire de musique de Paris. Elle chante comme choriste et comme soliste dans la Chorale de l'université McGill et dans l'Ensemble vocal Tudor, sous la direction de Wayne Riddell. Émile Préfontaine est diplômé du Conservatoire de musique du Québec à Montréal et il étudie spécialement sous Roland

Leduc. Il fait sa carrière comme violoncelliste avec l'Orchestre symphonique de Montréal. Son frère Lionel, violoniste, est un cofondateur de l'Orchestre symphonique de Sherbrooke.

ANNEXE F

Jeanne DesRochers, fille d'Alfred, poursuit une longue carrière de journaliste à *La Presse*. Claude Fournier est à la fois journaliste, scénariste, auteur de téléromans et réalisateur, Guy Fournier est bien connu en tant qu'auteur de téléromans comme *Jamais deux sans toi* et *Les Héritiers Duval*. Claude Gingras est le critique musical redoutable et redouté à *La Presse*. Wilfrid Lemoyne, journaliste, critique littéraire, poète, devient un animateur réputé à la radio et à la télévision radio-canadienne. Gilles Marcotte, auteur, journaliste au *Devoir* et à *La Presse*, professeur à l'Université de Montréal, est reconnu comme le plus important critique littéraire du Québec. Aline Desjardins, animatrice à la radio et à la télévision, se fait bien connaître par ses émissions *Aujourd'hui*, *Femmes d'aujourd'hui* et autres. Thérèse Paquet, journaliste, gestionnaire d'une maison de publicité, devient secrétaire générale adjointe de l'Organisation des nations unies à New York et occupe un poste universitaire. Christine Sirois entre successivement à la Presse canadienne à Montréal, à Radio-Canada, à l'Office national du film, à *Châtelaine*, comme rédactrice en chef adjointe et enfin dans la fonction publique fédérale comme directrice des communications dans divers ministères.

RÉFÉRENCES

Collectif. *À l'ombre de DesRochers*, La Tribune - Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985, 381 p.

Collectif. *La vie musicale à Sherbrooke, 1820-1989*, La Société d'histoire de Sherbrooke, 1989, 133 p.

Collectif. *L'Essor culturel de Sherbrooke et de la région depuis 1950*, Antoine Sirois et Agnès Bastin, dir., Département d'études françaises, Université de Sherbrooke, 1985, 292 p.

HÉBERT, Pierre, avec la collaboration de Réjean Chaloux. *Histoire de l'Union Théâtrale*, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke, 1991, 209 p.

MALOUIN, Serge. *Histoire du théâtre à Sherbrooke, 1940-1968*, Les Productions GGC - Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1994, 184 p.

MILOT, Richard, « Présence de l'art en Estrie entre 1815 et 1940 », *Vie des arts*, vol. 23, n°92, automne 1978, p. 21-23.

PARADIS, Claude. « Sherbrooke », *Encyclopédie de la musique au Canada*, 2^e éd., Fides, 1993, p. 3078-3080.

RACINE, Anne. *L'Orchestre symphonique de Sherbrooke : cinquante ans d'histoire, 1939-1989*, s.éd., s.d., 142 p.

« Sherbrooke et les environs », *Vie des arts*, vol. 23, n° 92, automne 1978, p. 20-62.

Résumé

Vie musicale et contexte culturel de Sherbrooke (1940-1953)

Antoine Sirois (Université de Sherbrooke)

Les Canadiens français, qui ont colonisé les Cantons de l'Est depuis 1871, forment les quatre cinquièmes de la population sherbrookoise en 1941. Grâce au dynamisme de leurs institutions scolaires, de leurs organismes voués à la musique, au théâtre, aux arts visuels et aux lettres, grâce à une solide infrastructure pour les diverses prestations, ils ont pu, dans une collaboration et une pacifique compétition avec leurs concitoyens anglophones, parfaire leur développement culturel, particulièrement remarquable en musique. Dans les années 1940-1950, toute une jeune génération se prépare à participer et à apporter une contribution importante à la révolution des années soixante, localement et à l'extérieur.

Abstract

The Musical Life and Cultural Climate of Sherbrooke (1940-1953)

Antoine Sirois (University of Sherbrooke)

French Canadians, who had colonized the Eastern Townships since 1871, made up four fifths of the population of Sherbrooke by 1941. They developed dynamic educational and musical institutions, theatres and artistic organizations, providing a solid infrastructure for various undertakings. These circumstances, along with the collaboration and friendly competition with their English counterparts, enabled them to cultivate a rich cultural climate, particularly in the sphere of music. During the 1940s and 1950s, an entire generation prepared to participate in, and to contribute to the revolution of the 1960s, both locally and beyond.

Biographie

Antoine Sirois

Université de Sherbrooke

Né en 1925, le professeur Antoine Sirois détient une licence en lettres de l'Université de Montréal (1960) et un baccalauréat en pédagogie de l'Université de Sherbrooke. En 1967, il obtient un doctorat en lettres de l'Université de Paris Sorbonne. Il a été secrétaire général de l'Université de Sherbrooke de 1960 à 1965 et y a enseigné la littérature de 1967 à 1994. Il a occupé les postes de directeur du Département d'études françaises de 1968 à 1974 et de vice-doyen à la recherche et aux études supérieures de la Faculté des lettres et sciences humaines de 1975 à 1983. Antoine Sirois a siégé à de nombreux conseils d'administration et il a été membre de l'Académie des lettres et sciences humaines de la Société royale du Canada à compter de 1993. Il a reçu de nombreux prix et distinctions dont le prix Gabrielle-Roy de l'Association des littératures canadiennes et québécoises, le prix Juge-Lemay de la Société Saint-Jean-Baptiste de Sherbrooke, le certificat de mérite 1989-1990 de l'Association des études canadiennes et le Prix d'excellence de la Ville de Sherbrooke, catégorie Carrière. Nommé professeur émérite en lettres et sciences humaines en 1994, cet illustre professeur et homme d'Église, fortement engagé dans les activités culturelles sherbrookoises, s'est éteint le 4 août 2018, à l'âge de 92 ans. La galerie d'art de l'Université de Sherbrooke, qu'il a contribué à fonder, porte aujourd'hui son nom.

Florilège de la recherche sur la musique du Québec (1997-2006)
(numéro spécial pour le 40^e anniversaire de l'ARMuQ/SQRM)

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

Éditorial.	9
Jean Boivin	
« Vie musicale et contexte culturel de Sherbrooke »	13
Antoine Sirois	
(parution originale dans le vol. 1, n ^{os} 1-2, « Serge Garant (1929-1986), figure marquante de la modernité au Québec », déc. 1997, Claude Dauphin, rédacteur en chef, p. 13-18)	
« La formation musicale de Serge Garant à Sherbrooke (1941-1951) »	21
Marie-Thérèse Lefebvre	
(parution originale dans le vol. 1, n ^{os} 1-2, « Serge Garant (1929-1986), figure marquante de la modernité au Québec », déc. 1997, Claude Dauphin, rédacteur en chef, p. 19-24)	
« Serge Garant à Paris : Parcours d'un crucial apprentissage »	29
Jean Boivin	
(parution originale dans le vol. 1, n ^{os} 1-2, « Serge Garant (1929-1986), figure marquante de la modernité au Québec », déc. 1997, Claude Dauphin, rédacteur en chef, p. 29-40)	
« Serge Garant, directeur de la SMCQ »	43
Sophie Galaise	
(parution originale dans le vol. 1, n ^{os} 1-2, « Serge Garant (1929-1986), figure marquante de la modernité au Québec », déc. 1997, Claude Dauphin, rédacteur en chef, p. 41-54)	
« Le chantre et la société paroissiale du Québec au XIX ^e siècle: La musique du lutrin et son temps »	59
Jean-Pierre Pinson	
(parution originale dans le vol. 2, n ^o 1, « Musiques et sociétés », juin 1998, Jean-Pierre Pinson, rédacteur en chef, p. 29-39)	
« La musique au fil de la presse québécoise dans les belles années du régime anglais »	71
Lucien Poirier	
(parution originale dans le vol. 2, n ^o 2, « Meslanges à la mémoire de Lucien Poirier », nov. 1998 – Simon Couture, rédacteur invité, p. 17-27)	
« Trois œuvres musicales québécoises marquantes, diffusées quotidiennement sur le site de l'Exposition universelle de Montréal en 1967 »	83
Jean Boivin et Patrick Hébert	
(parution originale dans le vol. 5, n ^{os} 1-2, « Rumeurs urbaines », déc. 2001, Jean-Pierre Pinson, rédacteur en chef; Sylvie Genest, organisatrice du colloque « Musique dans la rue », p. 75-90)	

«La musique dans les rues de la Nouvelle-France»	101
Élisabeth Gallat-Morin	
(parution originale dans le vol. 5, n ^{os} 1-2, «Rumeurs urbaines», déc. 2001, Jean-Pierre Pinson, rédacteur en chef, p. 45-51)	
«Pour une véritable histoire de la vie musicale du parc Sohmer de Montréal (1889-1919)»	109
Mireille Barrière	
(parution originale dans le vol. 5, n ^{os} 1-2, «Rumeurs urbaines», déc. 2001, Jean-Pierre Pinson, rédacteur en chef, p. 53-60)	
«Lettre posthume de Conrad de Michel Longtin: Aspects formels, narratifs et épiphaniques»	119
Sylvain Caron	
(parution originale dans le vol. 6, n ^{os} 1-2, «Écrire sur la création musicale québécoise», sept. 2002, Jean-Pierre Pinson, rédacteur en chef; Michel Gonneville, rédacteur invité, p. 43-51)	
«Un manuscrit musical Québécois du XIX ^e siècle: <i>Annales Musicales du Petit-Cap</i> »	129
John Beckwith	
(parution originale dans le vol. 7, n ^{os} 1-2, «Un œil sur le passé, une oreille sur le présent», hommage à Gilles Tremblay, déc. 2003, Sylvia Lécuyer, rédactrice en chef, p. 9-22)	
«Le Montreal Orchestra et la création de la Société des Concerts symphoniques de Montréal (1930-1941)»	145
Guylaine Flamand	
(parution originale dans le vol. 7, n ^{os} 1-2, «Un œil sur le passé, une oreille sur le présent» (hommage à Gilles Tremblay, déc. 2003, Sylvia Lécuyer, rédactrice en chef, p. 23-31)	
Caron, Sylvain: «Le chant liturgique au Québec après Vatican II»	155
Sylvain Caron	
(parution originale dans le vol. 8, n ^o 1, «Patrimoine et modernité», sept. 2004, Sylvia Lécuyer, rédactrice en chef, p. 47-54)	
«Patrimoine et modernité dans <i>La Patrie</i> des années vingt»	165
Hélène Paul	
(parution originale dans le vol. 8, n ^o 1, «Patrimoine et modernité», sept. 2004, Sylvia Lécuyer, rédactrice en chef, p. 55-60)	
«Mouvance et évolution du champ de la recherche en éducation musicale au Québec»	173
Claude Dauphin	
(parution originale dans le vol. 8, n ^o 2, «Réminiscences», juin 2006, Sylvia Lécuyer, rédactrice en chef, p. 21-34)	
«La SQRM 1980-2005: Une première approche historique»	189
Louise Bail	
(parution originale dans le vol. 8, n ^o 2, «Réminiscences», juin 2006, Sylvia Lécuyer, rédactrice en chef, p. 69-92)	